


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
12 A
17



LE COMMERCE DU PARNASSE.

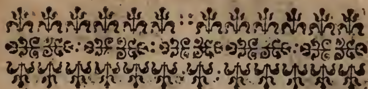
Par M. PASCAL.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, sur le second Perron de la Ste Chapelle.

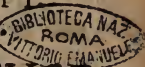
M. DC. LXIX.





A MADAME

MADAME



LA MARQVISE DE CREVECŒVR.

MADAME,

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que le Parnaſſe fait gloire de vous rendre ſes hommages. L'on ſçait que des Heroïnes telles que vous ne manquent pas d'encens

& d'offrandes. C'est ce qui m'a poussée à venir parmy cette foule exposer à vos yeux ce petit Commerce du Parnasse, qui n'est, sans doute, considerable que dans les endroits qui ne sont point de ma façon. Ainsi, MADAME, vous aurez sujet de dire que je vous fais un don du bien d'autruy, & que sans le secours de mes amis, ce qui est à moy ne seroit pas recevable. Mais quoy que ce soit une verité, MADAME, je ne m'estimeray pas mal-

heureuse si vous recevez bien mes intentions. L'Illustre personne qui me fit la grace de me produire devant vous, m'en avoit déja asseurée, & le favorable accueïl que je receus de vous, ne m'en laissa aucun doute. Ce n'est pas que cette majesté qui sied si bien aux personnes de vostre rang, ne m'imprimast d'abord un respect qui m'intimida; mais l'on peut dire que cette majesté est si bien temperée par une douceur obligeante, qu'elle dissipa

dans un moment toute ma crainte, & qu'elle me fit avoüer que quelque grande que soit vostre reputation, elle ne dit qu'une partie de vos rares qualitez; que vous estes bien moins illustre par vostre haute naissance que par vos vertus, & qu'enfin la nature a mis en vous seule, ce qu'elle ne distribuë aux autres que separement: que vous estes si digne des hommages que l'on vous rend; que je voudrois aussi-bien trou-

ver le ſecret d'en faire naître un qui vous fût proportionné, qu'il eſt vray que je ſuis avec une profonde ſoûmiſſion,

MADAME,

Voſtre tres-humble, & tres-obeiſſante Servante,
F. PASCAL

A MADEMOISELLE
PASCAL.

SONNET.

CE seroit hasarder une gloire trop belle,
Que la vostre, Paschal, s'il faloit que mes vers
L'osassent soûtenir entre deux champs ouverts,
Puisque l'on ne sçauroit parler dignement d'elle.

Mais quand je le pourrois, ie crains une querelle
Entre deux qualitez, dont les partis divers
Semblent se disputer aux yeux de l'uniuers,
Sans sçavoir quel des deux vous est le plus fidelle.

Si vos tableaux ont l'art de surprendre nos sens,
Vos beaux vers n'y font pas des effets moins puissans,
Vous charmez avec eux, & l'oreille, & la veüe:

Ainsi ne jugeant pas que mes expressions,
Puissent parler de vous sans diminutions,
Ie le laisse aux sçavans dont vous estes connuë.

M. D. V.

AVTRE.

A MADEMOISELLE PASCAL.

SONNET.

Chere fille du Dieu, qui preside au Parnasse,
Rare esprit qui brillez par des effets si beaux,
Lesquels loüerons-nous, vos vers, ou vos tableaux?
Lesquels auront le droit d'occuper mieux la place?

Ie crois qu'on ne sçauroit, quelque chose qu'on fasse,
Donner un digne prix à ces divers travaux:
Car estant au dessus des projets les plus hauts,
Il n'est rien d'éloquent que Pascal ne surpasse.

L'on voit dans ses portraits comme dans ses écrits,
Mille charmans attraits qui attirent nos cris.
Ha! que ne vois-je pas? ha! que viens-je d'entendre?

Ce sont là les transports qu'elle sçait inspirer,
L'on ne peut s'empescher de se laisser surprendre,
Par ces deux arts sçavans qui la font admirer.

M. D. G.

A MADEMOISELLE

PASCAL.

Sur le Recüeil de ses Billets en Vers & en Prose.

SONNET.

ON sçait depuis long-temps que ta plume feconde,
Escrit parfaitement en Prose comme en Vers;
Chacun loüe & cherit tes ouvrages divers,
Qui font voler ton nom sur la terre & sur l'onde.

A ta douce eloquence il n'est rien qui réponde:
Les tresors d'Apollon te sont toûjours ouverts
Et les plus beaux esprits de ce grand univers,
Publient que ta main n'eut jamais de seconde.

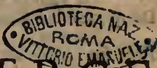
On voit dans tes Billets aimables & charmans,
La force & la douceur méler leur agrémens,
Et soûtenir l'éclat de tes rimes galantes

Si ton pinceau produit un portrait sans égal,
Tes écrits nous font voir des œuvres excellentes,
Qui servent de couronne à l'illustre Pascal.

La Riviere.



LE COMMERCE DV PARNASSE



M.. D... L.. V...

Sous le nom de Tersandre à MADEMOISELLE *Paschal.*



A Ce que je vois & à ce que je sens, MADEMOISELLE, la guerre n'est pas hors du Royau-

me, je la rencontre aujourd'huy au milieu de Paris.

En vain je m'eſtois propoſé
De quitter les Combats & renoncer aux armes,
Il ne fut jamais rien de ſi fort oppoſé,
Philis que ma paix & vos charmes.

Cette Guerre eſt bien d'une autre nature que celle que le Roy declare aux Flamans : il ne les combat que pour eſtre Maiſtre de leur liberté, & je ne viens vous tourmenter que pour vous faire agréer la mienne. Joüiſſez de ce qui eſt à vous, & ne mépriſez pas ſi fort vos Conqueſtes. Peut-eſtre n'eſt-ce pas ſi peu de choſe que vous pen-

ſez, les petites places ſervent bien ſouvent à prendre les grandes, & les perſonnes éclairées comme vous l'eſtes, doivent conſiderer que rien ne leur eſt inutile.

Lors qu'Apollon pour vous faire la Cour
Vous viendra conter quelque hiſtoire,
Pour placer des Heros au temple de Memoire,
Mes vers vous placeront au temple de l'Amour.

Ne croyez pas, MADEMOISELLE, que je vous y choiſiſſe un mauvais poſte : quoy que ce Dieu ne reconnoiſſe point de ſouveraineté au deſſus de luy, vous ne laiſſerez pas d'y commander abſolument : vous diſpoſerez de

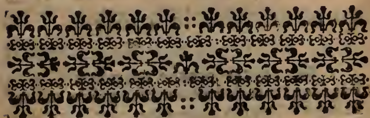
tous ſes treſors, & pourveu que vous y ſongiez quelques-fois à moy, c'eſt tout ce que je vous demande. A quoy vous ſerviroit un grand Empire ſi vous n'aviez point de ſujets. J'ay long-temps conſulté avant que vous faire une declaration auſſi naïve que celle-cy, & apres une longue conteſtation entre ma paſſion & mon reſpect, j'ay crû que je pouvois finir leur guerre par ce Billet, vous proteſtant qu'il eſt auſſi difficile d'empêcher les Amans de parler, qu'aux ſoldats de jurer. En verité, MADEMOISELLE, on a bien eu raiſon

de ne nous pas faire l'Amour muët, & je ne conçois pas quel avantage il y auroit eu pour vous ny pour moy, si je m'estois laissé mourir sans vous en dire la cause.

Me voyant proche du trépas
I'ay songé que c'estoit une bien grãde affaire,
Et que j'allois d'Amour gâter tout le mystere.
De mourir & ne parler pas
Quand on est prest à rendre l'ame,
L'Amant le plus discret doit secourir sa flâme,
Car mourir sans dire un seul mot
Dans ce siecle parleur, c'est mourir comme un sot:
I'aurois fait tort à vostre gloire
Par une si müette & si tragique histoire
Et même apres ma mort j'aurois eu du soucy
Qu'un Amant vous fût mort ainsi.

Je n'ay pas voulu emporter ce regret avec moy; j'auray assez de celuy de n'estre pas aymé, qui me servira plus que

vous ne croyez. Je ne dis pas à quoy, MADEMOISELLE, il faut que ce soit ma destinée qui vous l'apprenne.



A Mr.... DE V...

VOus me dites que vous m'aymez, MONSIEUR, & vous voulez que je le croye aussi-bien que si c'estoit une verité : si vous croyez mon esprit aussi éclairé que vous le dites dans vostre Lettre, vous devez juger

Qu'il a découvert voſtre feinte
Et qu'il ne voit dans voſtre cœur,
Ny feu, ny peine, ny langueur,
Et ſi l'Amour eſt un parleur,
Qui ſurmonte reſpect & crainte
Pour dire qu'elle eſt ſon atteinte:
S'il faut ſe découvrir pour ſe faire du bien,
L'on doit auſſi ſe taire alors qu'on ne ſent rien.

Mais non, ne vous taiſez pas, j'ayme mieux entendre un menſonge auſſi ſpirituel, & auſſi bien tourné que celuy-cy, qu'une verité d'un autre dite de mauvaiſe grace: & quoy que je ſois accouſtumée d'entendre des declarations d'amour, dont la pluſpart ne me touchent guere, par des raiſons

differentes ; ſi la voſtre n'a ſurpris mon cœur du moins elle a touché mes ſentimens, & ſi je ne ſens pas plus d'amour pour vous que vous en ſentez pour moy ,

Ie ſens que voſtre eſprit ſublime
A qui tout l'univers fait juſtement la cour ,
Imprime dans mon ame une ſi haute eſtime ,
Que quelque mal que je m'exprime ,
Mon eſtime du moins vaut bien un feint
amour.

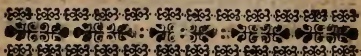
Je ſçay bien , MONSIEUR, qu'apres que vous avez celle de toute la terre , vous ne devez regarder la mienne que comme un tribut dû à voſtre merite , & dont vous vous feriez bien paſſé quand même vous auriez beſoin d'ajoû-

ter encore quelque chose à vostre gloire, mais enfin quoy qu'il en soit, l'estime que je vous donne est bien plus solide que l'amour que vous pourriez exiger de moy : car si je vous aymois & que vous me donnassiez sujet de rompre avec vous, je sçay par experience, que je ne me ferois pas un grand effort pour en venir là, au lieu que je ne sçaurois jamais vous oster mon estime, quand mesme vous deviendriez mon plus grand ennemy.

Croyez-donc, illustre Tersandre
Qu'il vaut mieux parler librement
Que d'user de déguisement,

A quoy bon parler de tourment,
Si vostré cœur n'a rien de tendre?

Mais, MONSIEUR, comme il vous est aussi facile de dire aussi une verité qu'un mensonge, prenez le plus juste party.



LE MESME A LA MESME.

HElas, MADEMOISELLE! que vous me dites cruellement que vous ne m'aymez pas! & que ce me seroit une grande consolation, si je pouvois tourner vos parolles comme vous avez tourné les miennes en les prenant pour

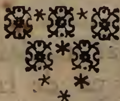
d'agreables menſonges ! Mais pourquoy n'auray-je pas le meſme privilege ? ſommes-nous pas d'un meſme pays, & ne dois-je pas avoir autant de penchant à me flater, à me faire du bien, que vous en témoignez à me vouloir faire du mal ?

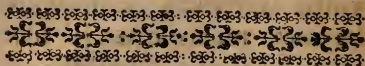
Ouy je découvre voſtre feinte,
L'Amour vous a touché le cœur.
Vous y ſentez pour moy quelque peu de langueur,
Ce Dieu n'eſt pas moins fort pour eſtre moins parleur.
Dans ces commencemens il montre un peu de crainte :
Ouy, quoy que vous diſiez j'en découvre l'atteinte :
En parlant contre luy, vous en dites du bien ;
Puiſque l'on doit ſe taire alors qu'on ne ſent rien ;

Pourrez-vous bien douter de mon amour aprés ce que je viens de vous dire cette maniere de ſe flatter, ce ſecret de trouver des biens dans ſon imagination, n'eſt-ce pas le caractere d'un veritable amant ? Appellez-moy pourtant comme il vous plaira, je ne veux rien avoir en moy qui vous déplaiſe ; & pourveu que vous ſouffriez que je vous ſerve & que vous ne me refuſiez point vos billets, je ſçauray bien trouver mon nom en finiſſant les miens. Quand voſtre rigueur s'y opposeroit, la civilité m'obligeroit à vous dire que je ſuis

voſtre ſerviteur, ou ſi vous l'aymez mieux que je ſuis tout à vous. Choiſiſſez, MADEMOISELLE, il me ſemble que l'un & l'autre eſt fort raiſonnable, & que j'ay pris le party que vous me conſeillez.

Croyez donc Philis que Terſandre
Vous parle aujourd'huy librement,
Et que ſans rien vous feindre, & ſans rien déguiſer,
Il verra tous les jours augmenter ſon tourment,
Si pour le ſoulager vous n'avez rien de tendre;





LA MESME AV MESME.

QUoy que nous ſoyons du meſme pays, il y a pourtant cette difference entre vous & moy, que je croy eſtre plus ſincere que vous. Lors que je dis quelque choſe de juſte je ne pretens point que vous le tourniez à voſtre fantaiſie, je croy mes expreſſions plus naïves qu'embroüillées; & un eſprit auſſi éclairé que le voſtre, n'a pas de la peine à diſcerner la verité d'avec la

feinte, ou il eſt vray que l'amour que vous avez pour moy, eſt d'un genre tout particulier. car je n'ay jamais veu d'homme croire, qu'une fille feint quand elle luy dit qu'elle ne l'ayme pas, & de luy le dire à elle meſme : je ne ſçais ſi je vous avois dit, *je vous ayme*, ſi vous ne le croiriez pas auſſi, puiſque vous eſtes ſi ingenieux à vous ſatisfaire de tout.

Non, Terſandre, quand un Amant
A l'ame vivement atteinte,
Et qu'il ayme tendrement,
Ie crois qu'il eſt inceſſamment,
Entre l'eſperance & la crainte.

Et vous, vous chantez voſtre

triomphe avant qu'eſtre aſſuré de la victoire : voila bien s'y prendre pour ſe faire aymer, c'eſt juſtement pour ſe livrer une guerre eternelle, à moins que vous ne vous laſſiez bien-toſt de m'honorer de vos billets, & comme vous ne doutez pas qu'ils ne me ſoient fort agreables,

Nous n'aurons point de differend
Que ſur cét amour pretenduë,
Dont le feu n'eſt point apparent
Si la victoire vous eſt deuë,
Apres que je l'auray perduë,
Vous deviendrez mon conquerant.



LA

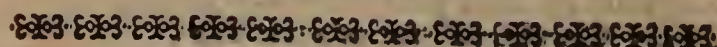
LA MESME,

A vne Amie.

ENfin, ma Chere, l'ingrat Tirſis vous a trompée, & s'eſt marié à une autre: cét infidelle qui vous avoit tant donné de marques de tendreſſe & qui en avoit tant receu de vous, a oſé trahir une amitié ſi ſainte, dans le temps meſme que j'attendois la nouvelle d'une heureuſe concluſion: cependant ſi l'on ſe pouvoit conſoler par le mal-heur d'autruy, le voſtre a plus d'exemples de cette

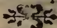
nature qu'il n'en faudroit pour vous guerir bien-toſt, & puiſque vous ſouhaitez que je vous faſſe des vers pour taſcher, dites vous, d'adoucir voſtre déplaiſir, & pour combattre cette imperieuſe tendreſſe que vous conſervez encore pour un perfide, s'il ne faut que cela dis-je pour vous ſoulager, vous la ferez dans peu de jours, mais je crains bien que ma Muſe ne manque de force & de vertu pour faire ce miracle; puiſque vous me témoignez eſtre fort affligée ; mais comme vous me faites connoiſtre en meſme temps que vous

voulez eſſayer toutes choſes pour vous vaincre, je vous vay faire parler vous meſme dans ces Vers.



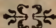
STANCES.

DEſers, Ruiſſeaux, Rochers & Bois,
A qui j'ay fait voir mille fois
L'ardeur de ma ſecrette flâme,
Vous eſtiez mes ſeuls confidens
Lors que je vous ouvrois mon ame:
Vous eſtiez diſcrets & prudens;
Mais je viens pour vous faire entendre
Si Tirſis en eſtoit l'objet,
Combien ſur ce triſte ſujet
I'ay de choſes à vous apprendre.

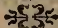


Tirſis s'il vous en ſouvient bien,
Eſtoit le müet entretien
De mes plus ſecrettes penſées,
Et dans un ſouuenir ſi doux
Qui flattoit mes erreurs paſſées;
Ie n'en parlois jamais qu'à vous;
Mais helas! ce qui me rappelle
A ce triſte & cruel moment,
C'eſt pour vous dire ſeulement,
Que ce Tirſis eſt infidelle.

L'ingrat que j'ay veu tous les jours,
Et que j'ay crû par ses discours
Estre la sincerité mesme;
Luy qui receut par ses faux soins
L'aveu de ma tendresse extrême,
Dont vous seuls estiez le témoins,
Le Barbare devient parjure,
Mes feux ne sont plus secondez,
Chers Confidens qui m'entendez,
Que dites vous de cette injure?



Qu'en dites-vous petits Oyseaux,
Qu'en dites-vous coulans Ruisseaux?
Ha ! vous en murmurez sans doute,
Petits Ruisseaux, pour me vanger
En continuant vostre route,
Parlez de cét ingrat Berger :
Faites-en murmurer vostre onde,
Et pour suivre le mouvement
De mon juste ressentiment,
Parlez-en jusqu'au bout du monde.

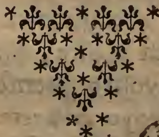


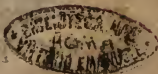
Au moins ne vous amusez pas
A discourir de ses appas;
Ne dites rien de son merite,
Car je n'ay plus les mesmes yeux,
Son inconstance qui m'irrite
Me le fait trouver odieux :
Il me fut jadis agreable;
Mais enfin quel qu'il ait esté
Depuis son infidelité
Ie ne le trouve plus aymable.

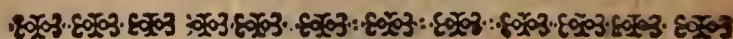
Outre les graces de ſon corps,
I'ay crû que des ſecrets treſors
Rendoient ſon ame encore plus belle :
I'ay crû ſon eſprit relevé,
I'ay crû que cette ame infidelle
Eſtoit un chef-d'œuvre achevé ;
Mais c'eſt une ame intereſſée,
Qu'un peu de bien a fait changer,
Et cét infidelle Berger,
Pour-ce peu de bien m'a laiſſée.



Mais ayons plus de cœur que luy,
Et faiſons luy voir aujourd'huy,
Vne ame ferme & reſoluë
Que l'ingrat coure au changement :
La raiſon qui m'a ſecouruë
Ne me quitte pas un moment :
Ouy, je fais ce qu'elle m'ordonne,
Et mon cœur n'eſt plus enflammé,
Que du dépit d'avoir aymé
Vn perfide qui m'abandonne.







La mesme, à la mesme Amie.

IE ſuis ravie, ma Chere, que vous ayez oublié l'Ingrat dont vous avez eſté trahie, mais je crois auſſi que ç'a eſté par le ſecours de vôtre raiſon plûtoſt que de celuy de mes vers, comme vous me le voudriez perſuader. Quoy qu'il en ſoit je ne veux rien examiner dans cette concurrence, je ne veux que partager aveuglement voſtre joye, c'eſt à dire, vous feliciter de voſtre gueriſon, & vous envoyer d'autres Vers où vous puiſſiez faire con-

noiſtre à l'infidelle Tirſis, que la raiſon vous a vengée de luy.

Sur le meſme ſujet.

STANCES.

AGreable & charmant ſejour,
A qui j'eſtois venuë un jour
Raconter ma triſte avanture:
Vous ſouvient ils Rochers & Bois,
Quel eſtoit ce Berger parjure,
Dont je vous parlay tant de fois?
Vous ſouvient-il comme mes plaintes
Vous toucherent ſecrettement,
Et que pour mon ſoulagement
Vous en receuſtes les atteintes?



Vous ſouvient-il petits Oyſeaux,
Et vous doux & coulans Ruiſſeaux,
En quel eſtat eſtoit mon ame?
Vous ſouvient-il que la raiſon
Croyoit d'avoir eſteint ma flame,
Qu'elle eſperoit ma gueriſon,
Quand l'ingrate & ſuperbe idée
De cét infidelle Berger
Venoit ſans ceſſe m'affliger
Et que j'en eſtois poſſedée?

Mais enfin, Confidens diſcrets
Qui ſçaviez mes profonds regrets,
Sçavez-vous ce qui me rappelle ?
Ce n'eſt plus un triſte ſoucy,
Tirſis eſt toûjours infidelle ;
Mais mon tourment eſt adoucy :
Si le Barbare m'a changée
Sans en avoir aucun remord,
Mon ame par un noble effort
S'en eſt heureuſement vangée.



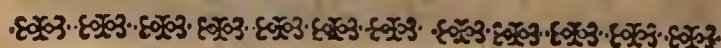
Bien loin d'avoir le meſme ennuy,
Ie ſonge ſeulement à luy
Pour deteſter ſa perfidie ;
Toutesfois c'eſt ſans paſſion,
A preſent quoy que l'on en die,
Ie l'entends ſans émotion,
Apres cette lâche conſtance
Où mon cœur s'eſtoit obſtiné,
Ie ſens qu'il n'eſt plus mutiné
Contre une juſte indifference.



Il ſent une tranquillité
Qui brave l'inſtabilité
De celuy qui cauſoit ſes peines ;
Ruiſſeaux ne vous amuſez plus
D'en aller inſtruire les plaines,
Par voſtre murmure confus,
Apres avoir cherché la voye
Par où je vous avois preſſez
De parler de mes maux paſſez,
Ne parlez plus que de ma joye.



APres ce que vous m'avez témoigné de vôtre guerison, j'ay crû que je vous pouvois faire parler de cette maniere : je vous envoye aussi une copie des Vers que j'ay faits sur un songe.



STANCES.

A l'heure du silence, & d'une nuit profonde,
Ie goustois en repos la douceur du sommeil ;
Comme fait le reste du monde,
Lors que j'ay crû Philis estre dans mon réveil ;
Et que j'ay veu Tirsis dans une solitude
Pour charmer son inquietude
Fuir la lumiere du Soleil.



I'entendois là sa voix, ses soûpirs & ses plaintes,
Qui sembloient m'accuser de trop de cruauté

Mon ame en ſentit les atteintes,
Et mes yeux le cherchoient parmy l'obſcurité.
Tirſis fut tout émeu dés qu'il me pût connoiſtre,
Et des feux qu'il me fit paroiſtre;
Mon cœur ne fut point irrité.



En effet ſes reſpects, ſes ſoins & ſa conſtance,
Ses pleurs & ſes ſoûpirs, ſes regards languiſſans
Alloient vaincre ma reſiſtance:
Mon cœur eſtoit touché de ſes triſtes accens;
Ce cœur dont la vertu fut toûjours la Maîtreſſe,
Pour le ceder à la tendreſſe,
Penchoit pour ſes efforts preſſans.



Ie diſois à Tirſis, Où m'allez-vous conduire?
Ie tremble, je fremis dans ce ſombre ſéjour;
Ie ſens ma vertu qui ſoûpire,
De voir que je n'ay plus pour guide que l'amour:
Ha! Philis, diſoit il, laiſſez faire à ce guide,
Et ſans marcher d'un pas timide,
Laiſſez-vous vaincre à mon amour.



Lors j'ay crû voir l'amour tout enflé de ſa gloire,

I'ay crû luy voir les yeux couverts de son
bandeau,
Qui chantoit déja sa victoire,
Et sembloit nous guider du feu de son flambeau,
Et quoy qu'il nous menast parmy des precipices,
Il nous promettoit des delices
Qui dureroient jusqu'au tombeau.



I'allois enfin tomber dans un profond abysme,
Lors que malgré l'amour j'écoute la vertu:
Qui par sa puissance sublime,
M'arreste en s'écriant, Mal-heureuse où vas tu?
Laisse ce guide aveugle avec tous ses faux charmes ;
Voudrois-tu luy rendre les armes
Apres avoir tant combattu?



Regarde la pudeur toute rouge de honte,
De voir que tu la fuis pour te precipiter ;
Parce qu'un aveugle te dompte,
Et qui sans mes efforts n auroit pû te quitter.
Laisse plaindre Tirsis dans ce lieu solitaire,
La raison le fera bien taire,
Pour peu qu'il veüille l'écouter.



I'ay ſenty la vertu l'emporter ſur les plaintes,
Et l'amour perd l'eſpoir de ſe voir triomphant
Contre ces preſſantes atteintes;
Ie ſens qu'elle combat & qu'elle me défend:
Ie m'éveille à la fin, mais toute glorieuſe
D'avoir eſté victorieuſe,
Sur ce pernicieux Enfant.



CLIDAMANT.

A MADEMOISELLE PASCAL.

IE ne ſuis pas de ceux qui ſouffrent volontiers ſans ſe plaindre, auſſi ne ſçaurois-je taire davantage la douleur que voſtre abſence me cauſe,

ſans vous la faire connoiſtre :
& je ne penſe pas, MADEMOISELLE, que vous puiſſiez condamner la liberté que je prends maintenant, apres avoir demeuré ſix mois dans un profond reſpect, avec cette diſcretion de m'eſtre entretenu ſeul des ſentimens que vous avez fait naiſtre dans mon ame, & ſi je n'avois apprehendé que mon ſilence pût à la fin intereſſer ma fidelité ; j'aurois attendu que vous m'euſſiez commandé de vous écrire ; mais comme je ſuis toûjours le même, & que je vois que vous ne vous en ſouciez pas, j'ay crû

que ſi j'attendois ce commandement, je pourrois courir fortune de ne point ſçavoir les ſentimens que vous aviez pour moy ; mais s'il eſt vray que vous ſoyez toûjours inexorable, avoüez du moins que je ſuis le plus mal-heureux des hommes, vous qui ſçavez une partie de mes avantures. En verité quand j'y penſe, il me prend envie de m'abandonner au deſeſpoir. Quoy ? j'auray fait une Maiſtreſſe auſſi charmante que vous, j'auray meſme eu l'honneur d'en eſtre eſtimé, & j'auray preſentement le mal-heur de n'eſtre plus dans

ſon ſouvenir, & de ſonger
que peut-eſtre elle aura laiſſé
gagner à un rival, un cœur
qui en quelque façon me ſe-
roit dû, puiſque j'ay tant
gemy, & tant pris de peine
à le vaincre? Je ne ſçay ſi
ie dois craindre ou eſperer;
tout au moins ayez la bonté
de me faire ſçavoir, ſi vous
eſtes toûjours invincible, ou
ſi mes rivaux n'ont pas plus
d'avantage que moy: Enfin
ſi vous avez la cruauté de
joindre encore voſtre indiffe-
rence à mes autres maux,
vous me verrez mourir de
regret;

Mais quand j'auray ſuby les triſtes loix du
ſort,
Ie veux que ſans ceſſe mon ombre
Par un reſte affligé d'amour & de tranſport,
Revienne du rivage ſombre,
Vous faire regretter ma mort.



Réponſe par la meſme.

VOus n'eſtes pas ſi malheureux que vous dites, Monſieur : ſi vous avez gardé ſix mois le ſilence, ç'a eſté moins par reſpect que par des occupations qui vous faiſoient bien ſonger à autre choſe qu'a m'écrire. Un homme comme vous, qui ne manque pas de merite ny d'habitudes, ne manque pas auſſi

de gagner les bonnes graces des Dames. D'ailleurs je ſçay que vous eſtes en belle paſſe au pays N... Les Dames y ſont bien faites & ſpirituelles : c'eſt ungrand charme pour un cœur comme le voſtre, qui n'eſt pas peu ſuſceptible d'amour. Ne faites donc plus le deſeſperé de noſtre abſence : je ſçay qu'il y a long-temps que vous en eſtes conſolé, & que ſi un peu d'amour vous a ſollicité autresfois à me rende viſite, une ſimple politique vous a obligé preſentement à m'écrire. Ce n'eſt toutesfois pas pour m'en plaindre ce que je vous en dis,

vous sçavez que je m'accoûtume facilement à toutes choses, croyez que dans le temps que vous me parliez de vôtre pretenduë passion, quelque merite qui vous rendist recommandable auprés de moy, je raisonnois pourtant assez dans moy-mesme, pour juger que vous m'échaperiez un jour, ou par necessité ou par inconstance. Vous ne devez donc pas trouver étrange que je me sois bornée à vous donner purement mon estime, dont vous devez vous contenter, puis qu'elle ne sçauroit troubler vos nouvelles inclinations. D.. L...



Vn autre à la Meſme.

VN de mes amis en paſſant par vos quartiers, s'eſt voulu charger du ſecond Tome de la verité des Fables pour vous le rendre. Si ce livre ſuit mon intention, il vous donnera toute la ſatisfaction que vous ſouhaitez: & en mon particulier, MADEMOISELLE, je ſouhaite qu'il ne vous accouſtume pas tant à la converſation des Dieux, que vous ne ſongiez quelquesfois à celle des Hommes. J'en

connois un qui voudroit bien que vous ſongeaſſiez quelquesfois à luy : puiſque vôtre belle idée l'occupe ſans ceſſe agreablement, je croirois trahir l'amitié que j'ay pour luy, ſi je ne vous diſois pas ſes penſées.

Apprenez-donc que cét Amant,
Depuis le bien-heureux moment
Qu'il a l'honneur de porter voſtre chaîne,
Trouve que ſon ſort eſt ſi doux,
Que ſon repos paſſé luy feroit plus de peine
Que les fers qu'il porte pour vous.

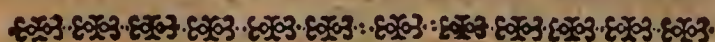


L'on ne l'entend point murmurer
Des maux que luy fait endurer
L'Amour qui cauſe ſon martyre,
Il eſt fidel, il eſt diſcret.
Mais il ne peut aymer, Philis, ſans vous le dire,
Pour luy c'eſt un trop grand ſecret.

Je ne doute point, MA-

DEMOISELLE, que vous ne deviniez déja qui eſt celuy de qui je parle ; je croy que voſtre eſprit qui penettre ſi bien dans les ames, n'a pas perdu ſes lumieres en ce rencontre : il a fort bien deviné s'il a jugé que de tous ceux qui vous ſervent il n'y en a point qui ſoit plus paſſionnement à vous,

F.....



Réponſe de la Même, aú Même.

OU mon eſprit n'eſt point ſi éclairé que vous le croyez, ou ce que vous dites

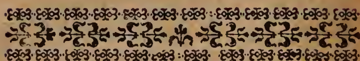
dans cette déclaration d'amour n'eſt point veritable. A qui dois-je croire, ou à vous ou à mes lumieres ? Si elles ne ſont fauſſes, il eſt infaillible que vous ne dites point la verité ; & ſi vous la dites, il eſt certain que les lumieres que vous croyez en moy, m'ont abandonnée preſentement, puiſque je ne me ſuis point apperceuë de cette pretenduë paſſion, que dans vôtre Lettre.

Lors que je verray clairement
Iuſques dans le fond de voſtre ame,
Et que cette naiſſante flâme
Y paroiſtra bien vivement,
Ie vous diray mon ſentiment ;

Mais de tout temps Daphnis, je ſuis mal
diſpoſée
A me rendre facilement
A la recherche d'un Amant,
Ie ne crois point legerement,
Mon humeur maintenant ſe ſent fort oppoſée.
A la recherche d'un Amant.

MAis, MONSIEUR, je me trompe, vous n'eſtes point mon Amant, vous m'avez ſeulement écrit pour ſçavoir ſi je ſoûtiendrois bien la bonne opinion que l'on vous avoit donnée de mes ouvrages, auſſi je ſuis aſſurée que vous la perdrez de ſorte, que quand vous auriez eu intention de me vouloir tout le bien que vous dites dans voſtre Lettre, vous vous en

repentirez apres avoir veu la mienne.



LA MESME A Mr D...

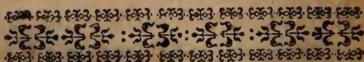
IL me ſemble, MONSIEUR, qu'il eſt temps de rompre le ſilence, & que voſtre colere doit eſtre appaiſée depuis plus d'un an que nous ne nous ſommes point écrit. Quand je vous auray dit le mal-heur qui m'eſt arrivé du depuis, je croy que vous oublierez tout voſtre reſſentiment, puiſque ce mal-heur vous a en partie vengé du

tort

tort que je vous avois fait, disiez-vous, en montrant vos lettres à des gens d'esprit ; Enfin on me les a dérobées, & c'est une marque infaillible qu'elles en valoient la peine, quoy que vous m'ayez voulu soûtenir avec emportement, qu'elles n'avoient rien de beau. Ce n'estoit point là vostre crainte, MONSIEUR, ce n'est que cette severe modestie de qui vous estes inseparable, qui vous fait desavouër l'estime que l'on fait de vos Lettres ; mais elle n'empeschera pas qu'on ne vous rende toûjours justice, en soûtenant que vous écrivez

admirablement bien, & que je ne vous le dise sans cesse: deussay-je encore m'attirer une infinité de querelles de vostre part, je sçay que cette guerre ne sçauroit estre qu'agreable.

P.....



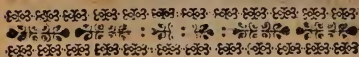
Réponse à la Mesme.

JE commence volontiers cette réponse par un (Je), MADEMOISELLE, parce que je sçay que vous ne les aymez pas à l'entrée des Lettres, pour vous faire perdre l'estime

que vous faites des miennes ; & tout enſemble le deſſein de les faire voir à vos adorateurs. Ce n'eſt pas que je ne tire beaucoup de gloire de voſtre approbation, & que je n'en faſſe la meilleure partie de ces delices ſpirituelles qui me viennent du Parnaſſe ; mais comme je ne méconnois pas les imperfections de ma plume, j'ay lieu de croire que vous m'en déguiſez vos ſentimens, ou que voſtre affection veut ſurprendre voſtre jugement pour y trouver les graces que vous y deſirez. Auſſi je ſuis fort perſuadé que ſi ces Illuſtres à

qui vous faites voir ce que je vous écris, ne vous flatoient point, bien loin de m'accuser d'une severe modestie, comme vous faites; ils diroient avec plus de justice ce qu'un Ancien repartit agreablement à un qui faisoit belle montre, qu'il auroit pû passer pour eloquent, s'il eût gardé le silence. Tous ceux qui ont l'honneur de vos belles conversations, sçavent que vous n'applaudissez pas indifferemment toutes choses: & si vous leur parliez de moy, sans m'exposer à leurs yeux, ils pourroient s'en figurer quelque chose

de grand, au lieu que vous gaſtez le myſtere quand vous le découvrez. Je vous en diray davantage ſi je puis apprendre par un mot de réponſe, que celle-cy a trouvé voſtre logis ſur l'adreſſe que je luy en ay donné.



RESPONSE DE LA MESME,

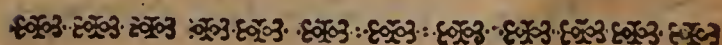
Au Meſme.

QU'importe, MONSIEUR, que vous commenciez vos Lettres par un (Je) puis qu'elles ſont toûjours égallement belles & ſçavantes ? Je

voudrois bien commencer toutes les miennes par cét endroit & écrire de la même force, mais c'eſt porter trop loin mon ambition. Il ſuffit de vous dire que vous eſtes ſi naturellement éloquent, que vous ne ſçauriez rien écrire ſans le faire paroiſtre, puis qu'en vous défendant de nos admirations, vous ne faites que les augmenter. Je vous avoüe auſſi que quelque recommandable que ſoit la modeſtie, je ne puis m'empeſcher de dire que la voſtre eſt la plus injuſte du monde, & que s'il eſt mal ſeant de ſe loüer ſoy-meſme, il ne vous

eſt du moins pas defendu de ſouffrir que l'on vous loüe. D'ailleurs, MONSIEUR, il me ſemble qu'en matiere de Lettres de la nature des nôtres, qui n'eſt qu'un Commerce galant, il n'eſt pas neceſſaire d'obſerver les regles de la Philoſophie; contentez-vous d'eſtre Philoſophe dans toutes les autres actions de voſtre vie, ſans le paroiſtre dans vos Lettres, & croyez que ceux que vous appellez mes adorateurs, ne m'ont jamais flatée que lors qu'ils ont parlé de mes ouvrages & que quoy que j'aye pû dire de vous, lors que j'ay fait voir

vos Billets, j'ay paſſé pour un mauvais peintre puis qu'ils ont ſurpaſſé tout ce qu'on en pouvoit attendre. Tombez-donc dans nos ſentimens, MONSIEUR, ou vous nous ferez croire que vous eſtes ennemy de vous meſme, & que vous haïſſez autant la gloire qu'il eſt vray que vous en meritez.



Suite des Billets de Monſieur D... L... V... ſous le nom de Terſandre.

A LA MESME.

OUY j'ay beau me faire de feſte,
J'ay beau me tourmenter pour me faire du bien;

Chanter

Chanter dans mes Billets une feinte conqueste,
Vn des voſtres m'apprend, Philis, qu'il n'en eſt rien ;
Cette miraculeuſe feinte
Qui s'offroit à propos pour finir mon tourment,
N'eſt qu'une mal-heureuſe ſainte,
Qui laiſſe mourir un Amant,
Sous le cruel commandement,
De balancer inceſſamment,
Entre l'eſperance & la crainte.

En verité, MADEMOISELLE, vous m'avez donné un mauvais logement : on ne ſçauroit dormir dans cét hoſtel de l'incertitude ; on y eſt continuellement dans les allarmes ; on n'y couche que ſur des eſpines, & ſi vous ne changez vos ordres, j'auray furieuſement à me plaindre : Je vous promets foy de

Gascon de ne l'estre plus ; mais soyez , je vous prie, moins barbare, & ne m'obligez pas à changer mon triomphe imaginaire en cét Epitaphe,

Çy gist le mal-heureux Tersandre ,
A qui la mort ne plût jamais ;
Mais se voyant blessé par d'invincibles traits,
Et se sentant l'ame trop tendre ,
Il ayma mieux encore mourir ,
Et de la mort la plus cruelle,
Que d'estre obligé de souffrir
Toutes les rigueurs d'une Belle.



RESPONSE DE LA MESME,

Au Mesme.

VOus chantiez dernierement vostre triomphe sans estre assuré de la victoi-

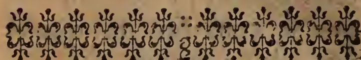
re ; & maintenant vous faites voſtre Epitaphe, non ſeulement ſans eſtre aſſuré de mourir ; mais ſans eſtre tant-ſoit-peu malade.



Puiſque l'on voit fort peu mourir,
Et que l'on voit ſouvent guerir
De ceux que l'amour tirannife ;
Vous qui ſentez voſtre franchiſe,
Vous dont le cœur eſt libre & ſain,
Qui ne portez rien dans le ſein
Qui vous tourmente ou qui vous nuiſe;
Pouvez vous bien parler d'entrer au monument ;
En dire cent fois plus qu'un veritable Amant ?
Et ne connoiſt-on pas quand un cœur ſe déguiſe ?

Il eſt vray, MONSIEUR, que jamais Poëte ny Orateur n'a eſté ſi ingenieux que vous l'eſtes ; & ſi pourtant vous n'avez point encore trouvé le

ſecret de me perſuader que vous m'aymiez. Vous diſpoſez trop bien de vos ſentimens, pour ne me pas faire juger que tout ce que vous m'écrivez n'eſt qu'une pure galanterie ; car jamais l'on n'a veu d'Amant faire tant de differentes figures que vous en faites, & quand vous ſentiriez en effet pour moy tout ce que vous dites, & que je n'aurois pas lieu d'en douter ; je ne ſerois pas aſſez injuſte pour vous laiſſer entre la crainte & l'eſperance, ou je vous l'oſterois tout à fait, ou je vous la donnerois toute entiere.



RESPONSE DV MESME,

A la Mesme.



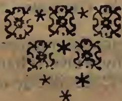
IL est vray, MADEMOISELLE, que je suis Amant, Conquerant, Esclave, Mort, Ressuscité, & par dessus tout, Mal-heureux. Jamais Jupiter ne changea si souvent de figure; mais il y a cette difference entre luy & moy, que je fais ce que je puis en amour, & qu'il faisoit ce qu'il vouloit. J'essaye toutes choses, pour me tirer d'affaires, pour me guerir de

cette paſſion ; c'eſt pour cela que je vous fuis & que je ſuis à la campagne.

Mais je vois bien peu d'apparence,
A pouvoir guerir par l'abſence ;
Ie porte mon mal dans le ſein,
Et je ne vois aucun remede
A la douleur qui me poſſede.
Eſtant loin de mon Medecin,
I'ay beau dedans ma ſolitude,
Réver inceſſamment, recourir à l'étude,
Chercher avec grand ſoin les plus belles foreſts ;
Ie croy que pour ſortir de mon inquietude,
Il faudroit vous voir de plus prés.

Ouy, MADEMOISELLE, il faudroit vous voir ; mais plus humaine que vous n'eſtes, & plus credule. Cette incertitude où vous me tenez, n'eſt qu'une fiévre qui m'entretient ſans aliment ; mais ſongez

qu'on ne peut pas demeurer long-temps en cét estat, & que s'il est vray que vous ayez quelque estime pour moy, il est temps de vous declarer. Ne le faites pas pourtant, j'ay peur que cette declaration ne me soit pas avantageuse, & je serois marry que mon Epitaphe me servist si-tost : car il me semble que j'ay encore beaucoup de temps à employer à vôtre service, si vous le vouliez.



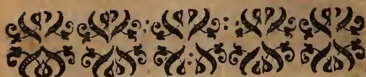


La Mesme à Mademoiselle de la Riviere, pour le premier jour de l'Année.

MADRIGAL

Envoyé dans vne Corbeille de cartes.

POur le premier jour de l'Année,
N'est-ce pas estre infortunée
De n'avoir rien à moy qui soit digne de vous?
Ma peine seroit infinie,
Si vostre esprit n'estoit judicieux & doux.
Mais à vous illustre Vranie :
Dont le merite sans égal,
Vaut plus que la Couronne & l'Empire des Parthes,
N'est-ce pas faire un beau regal,
D'oser vous envoyer un méchant Madrigal,
Dans une Corbeille de cartes?

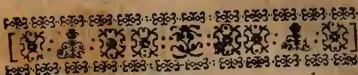


La Mesme, sur la maladie de Tirsis.

ELEGIE.

TAndis que nos vergers sous leurs feüillages sombres,
Invitent à chercher le repos dans leurs ombres;
Tandis que nos Ruisseaux par un charme puissant,
Font de leur bruit confus un murmure innocent:
Que cent Oyseaux divers par leur douce musique,
Divertissent l'ennuy du plus melancolique:
Que nos jeunes Bergers sortent de leurs hameaux
Pour faire resonner leurs tendres chalumeaux,
Qu'ils en font retentir les Bois & les Rivieres,
Qu'ils attirent les pas de leurs belles Bergeres:
Qu'ils trouvent à charmer leurs amoureux soucis,
Vn mal pernicieux triomphe de Tirsis.

Ce beau Berger pourveu d'un merite si rare,
Esprouve la rigueur d'une fiévre barbare :
L'on voit dessus son teint une triste pâleur :
Ses yeux sont presque éteints, sa bouche sans couleur,
Son corps presque abattu sous le mal qui l'oppresse,
Est couché sur un lit qui soûtient sa foiblesse :
Vous qui sçavez l'estat où Tirsis est reduit ;
Bergers, Zephirs, Ruisseaux, ne faites point de bruit,
Donnez à son repos un paisible silence :
Dans le temps que le mal suspend sa violence.
Soleil, tempere un peu tes brûlantes ardeurs,
Au lieu de tant de feux repands quelques froideurs.
Tu le sçais bien, Soleil, que ce Berger illustre
Est de tous nos vergers l'ornement & le lustre:
Que comme ses vertus le font cherir de tous,
Tu dois le regarder d'un œil un peu plus doux ;
Tu peux.... mais tu m'entends, ô source de lumiere.
Tu t'es laissé toucher à ma tendre priere ;
Tes feux ont alenty leurs rayons enflâmez,
Et les maux de Tirsis en sont un peu calmez :
L'impitoyable mort qui donna tant d'alarmes,
N'ose encore triompher de tant de jeunes charmes :
Vne heureuse santé le tire de langueur,
Et luy rend tout d'un coup sa premiere vigueur.



LA MESME, A Mr......

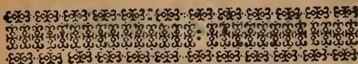
Sur la mort de ſa Maiſtreſſe.

ELEGIE.

Qvel eſt ce rude coup qui vous vient d'accabler?
Serons-nous ſans eſpoir de vous en conſoler?
Vous que le Ciel pourveut d'un merite ſi rare,
Eſprouvez-vous auſſi les coups d'un ſort barbare?
Oſe-t-il attaquer tant d'illuſtres vertus,
Et rendre en un moment vos eſprits abattus?
Par ces profonds chagrins qui déja vous devorent,
Voulez-vous affliger tous ceux qui vous honorent?
Quelque ſoit ce mal-heur, ſouffrez y du ſecours,
Et ne permettez pas qu'il trouble vos beaux jours.
Voulez vous maintenant chercher la ſolitude,
Pour vous enſevelir dans voſtre inquietude,
Au lieu de redonner le calme à vos eſprits?
Feriez vous cét outrage à vos divins écrits?

Non, non, ſongez combien s'augmente voſtre
gloire,
Quand vous faites parler les filles de Memoire:
Et combien vous perdez de precieux momens,
Tant que vous eſteindrez ces divins mouvemens:
Ces beaux feux d'une veine en charmes ſi
feconde,
Qui produit tous les jours les plus beaux Vers
du monde,
Vous de qui l'entretien a de ſi doux appas,
Que l'on n'a point de joye où l'on ne vous
voit pas:
Vous qui nous enſeignez les plaiſirs & la joye,
Voulez-vous du chagrin eſtre aujourd'huy la
proye?
Mais tandis que je fais des efforts ſuperflus,
L'on vient de m'annoncer que Philis ne vit
plus.
Ouy, Cleandre, on m'apprend par ces triſtes
nouvelles
Que vous avez perdu ce miracle des Belles,
Que la mort inhumaine a reduit au tombeau,
Au regret des mortels un chef-d'œuvre ſi
beau.
Puis qu'elle vous a pris cét objet plein de
charmes,
Rien ne peut condamner vos ſoûpirs & vos
larmes;
Pleurez ce rare objet qui vous avoit charmé,
Et de qui vous eſtiez ſi tendrement aymé:
Ie ne diray plus rien contre voſtre triſteſſe,

VnAmant doit pleurer la mort de sa Maîtresse
Vous devez regretter la perte de ses jours ;
Mais si vous m'en croyez, ne pleurez pas toûjours.

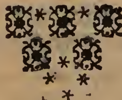


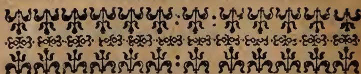
LA MESME A DAPHNIS.

Sur des Vers qu'il avoit faits pour Monseigneur le Dauphin.

MADRIGAL.

PArmy la pompe de vos Vers,
Ie sens ma Muse confonduë ;
Et tous vos ouvrages divers ,
Me font croire que l'univers ,
A trop peu d'estenduë
Pour la gloire qui vous est deuë.





Réponse à la Mesme.

MADRIGAL.

Qvoy pour avoir fait quelques Vers,
Vous me voudriez, Iris, donner tout l'univers?
Vostre bonté n'est pas commune :
Si vous payez ainsi mes soûpirs amoureux ;
Que je serois heureux!
Que je benirois ma fortune !
Car de tout l'univers fus-je le possesseur,
Ie serois, belle Iris, peu satisfait encore;
Mais je serois content, ô beauté que j'adore,
Si vous me donniez vostre cœur ;



Suite des Billets de Monſieur D.... *L.... V....*

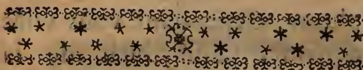
QUe pourrois-je faire à la campagne, MADEMOISELLE, que penſer à vous : & que me ſerviroit-il d'y penſer, ſi vous ne le ſçaviez pas ? Je connois bien qu'il y a un peu d'intereſt à ce que je viens de vous dire, & vous jugerez bien par là que je pretends que vous me teniez compte de mes rêveries. Pourquoy non ? MADEMOISELLE : pouvez-vous cauſer

quelque chose qui n'en vaille pas la peine ? Je croirois même ma mort glorieuse, si elle partoit de vos mains. Ce n'est pas qu'à vous dire vray, je n'estimasse plus la vie. Et en effet il est si genereux de faire le bien, qu'on l'a toûjours attribué à quelque chose de divin. Ne me faites pas sortir de cette creance, il y va de vostre honneur, de vostre gloire, & de mon salut : l'affaire est plus de consequence que vous ne pensez ;

Et ne la traittez pas de pure raillerie :
Avant que me priver du jour,
Consultez une fois l'amour,

Il

Il doit eſtre de la partie ,
Et vous fera pancher du coſté de la vie.
Suivez ce Conſeiller, il eſt ſage, il eſt doux,
N'exigez pas ſous voſtre empire ,
Que tout ce qui vous ſert paſſe par le martyre;
Perſonne ne vivroit pour vous ;
Dans un ſi triſte ſort nul ne me voudroit ſuivre:
L'on auroit beau vous eſtimer,
Comme on ne vit que pour aymer ,
Auſſi n'ayme-t-on que pour vivre.



RESPONSE DE LA MESME ,

Au Meſme.

VOus voulez que je vous tienne compte de vos réveries, MONSIEUR, parce que voſtre plume me dit que j'en ſuis le ſujet;.

Non,quelque paſſion qu'elle me repreſente,
Ie la prendray toûjours pour une fiction,

Si voſtre cœur n'eſt caution
De tout ce que produit une plume charmante.

Vous avoüez aſſurement en vous meſme, que je ne vous fais point d'injuſtice, quand je dis que voſtre cœur n'eſt point du party de voſtre plume. Cependant vous vous défendez auſſi bien de la mort, que ſi j'attaquois effe-ctivement voſtre vie : & ſi mal-heureuſement vous veniez à mourir par accident, je ne ſçais ſi vous ne diriez point que j'en ſerois la cauſe. Je dis par accident, car je n'ay point encore veu que l'on meure d'amour, au moins de cette mort dont on ne

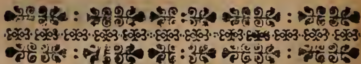
revient pas ; mais comme les Amans en ont imaginé une qui n'eſt pas perilleuſe, je croy que ſi vous n'avez jamais que moy pour ſujet de vos feux, vous ſerez encore plus en ſeureté que les autres.

Enfin traitez moy d'incredule ;
Accuſez moy de cruauté ,
I'ay pourtant aſſez de clairté,
Pour juger quand on diſſimule.

Il eſt vray, MONSIEUR, que j'ay tous les ſujets du monde de douter de ce que vous me dites, & ſi je ne m'explique pas ſur ce doute, c'eſt parce que je ſçais que vous m'oppoſeriez des raiſons, qui ſeroient plus belles que

bonnes.

Ie croy que dans vos réveries,
Dans quelque fond de bois, ou dans quelque vallon,
On dans quelques vertes prairies,
Voue allez consulter le divin Apollon;
Pour me faire des tromperies.



RESPONSE DV MESME,

A la Mesme.

C'Est une étrange chose, MADEMOISELLE : bien loin de me tenir compte de mes réveries, vous ne voulez pas seulement que j'en fasse d'agreables. Je croy que vous me défendriez de dor-

mir ſi je faiſois quelques ſonges qui me ſatisfiſſent.

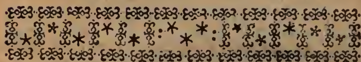
S'il vous en prend envie, il me ſeroit facile
D'obeïr ſans contrainte à ce commandement;
Mais il ſeroit fort inutile,
Puis qu'on ne dort guere en aymant.

C'eſt ſans doute pour cette raiſon que vous ne me le commanderez pas.

Ie ſçais bien qu'on nous dit qu'au pays de Cythere,
On eſt preſque toûjours couché;
Mais comme on a toûjours quelque importante affaire,
Où noſtre cœur eſt empeché,
Helas! Philis, on n'y dort guere,
Et ce ſeroit mal à propos,
Et contre l'ordre & le myſtere,
Que d'y chercher des lits pour trouver le repos
Mais pour en peu mots vous en faire l'hiſtoire,
Philis, c'eſt ſur ces lits d'honneur,
Que l'on trouve la mort, la vie & la victoire,
Et là par un rare bon-heur,
Le plaiſir n'eſt jamais ſeparé de la gloire,

Mais quoy que je vous die des veritez, vous ne manquerez pas de les mettre au nombre de mes rêveries ; & à vous dire le vray, vous estes une malicieuse personne, vous ne vous contentez pas de tourner en raillerie tout ce que je vous dis de ma passion ; vous voulez mettre de la division entre ma plume & mon cœur, en preferant un peu d'esprit à beaucoup de feu. Peut-estre me voulez-vous faire connoistre par là que les personnes spirituelles comme vous, veulent estre aymées comme les Anges :

Attendez, je vous prie pour cela que ma resurrection soit veritable, & tant que je seray homme, permettez-moy d'aymer comme les autres gens.



RESPONSE DE LA MESME,

Au Mesme.

POurquoy ne voulez-vous pas que je croye que vostre esprit a plus de feu que vostre cœur? N'est-il pas vray, MONSIEUR, que vous m'aymez mieux incredule que trop facile? que je croye plûtost

que vous avez infiniment de l'eſprit que beaucoup d'amour ? Et quand il en ſeroit quelque choſe;

Que vous m'aymeriez bien tendrement,
Que vous m'en rendriez certaine,
Et que je ſerois inhumaine
Autant qu'on la peut eſtre aux peines d'un Amant,
Vous pourrois-je empeſcher de rêver en dormant ?

Mais, MONSIEUR, laiſſons-là les ſonges & les réveries que cauſe l'amour, je ne pretends pas entrer ſi avant ſur cette matiere que vous, par ce que je n'y ſuis pas ſçavante.

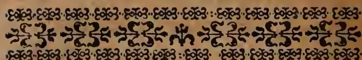
Je ne connois point de Cythere,
Ny le pays ny le myſtere;

Ces

Ces lits pleins de gloire & d'honneur,
Ne me ſemblent point un bon heur,
I'ayme fort l'honneur & la gloire ;
Mais comme je l'entends, c'eſt bien une autre hiſtoire.

Et ſi vous n'eſtes plus ſage une autre fois que dans voſtre dernier Billet, vous me ferez renoncer à tout ce qui me viendra de voſtre part : vos feintes me feront toûjours agreables, pourveu que je n'y rencontre point de ces malices qui font baiſſer les yeux. C'eſt icy que vous pourrez dire que je veux eſtre aymée comme les Anges, vous en croirez ce qu'il vous plaira ; mais je ſçay bien que je vous rendray juſtice,

& à moy auſſi.



SUITE DES LETTRES DE Mr D....

A la Meſme.

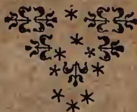
NOus liſons dans les Chroniques ſacrées, qu'un bon Religieux dormit l'eſpace de quatre ou cinq cens ans pour avoir ouy la voix d'un Ange: Je ne ſçay, MADEMOISELLE, ſi vous eſtes de ces Intelligences endormantes ; mais je ſçay bien que quand vous vous plaigniez dernierement de mon ſilence, vous en eſtiez la

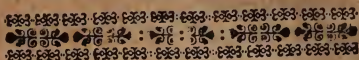
premiere cauſe : vos douceurs m'avoient ou endormy, puis qu'il me ſouvient d'avoir beaucoup révé; ou enchanté, puis qu'il me ſouvient que ce n'eſtoit que pour vous que je me ſentois interdit du commerce des Lettres, & de quelque maniere que vous m'euſſiez rendu muët, ſi la cauſe en eſtoit belle, l'effet en eſtoit dangereux, puis qu'on n'employe point d'exorciſmes contre les bons Anges: & que je n'ay point encore veu d'Orvietan qui nous défende des Philtres, qui ſe compoſent pour les eſprits : De ſorte que je ſerois encore

dans ce pitoyable eſtat, ſi vous n'euſſiez eu la bonté de me toucher de voſtre plume, comme d'un myſterieux caducée, pour me faire revenir de mon aſſoupiſſement. Il faut avoüer que voſtre plume a d'admirables charmes : mais pourquoy les employer à mon ſujet ? pourquoy traiter mes Lettres de ſçavantes & d'eloquentes, puis qu'elles n'ont rien de recherché ny de beau, que le deſſein que j'ay de vous faire connoiſtre l'eſtime que je fais de voſtre vertu, & combien voſtre amitié m'eſt precieuſe ? Mais ſi je voulois me ſervir de

vous-meſme pour juſtifier cette verité, je n'aurois qu'à tranſcrire ces lignes qui font la concluſion des voſtres dernieres, que lors que vous avez entrepris de faire ma peinture, auſſi-toſt qu'on a veu mes Lettres, vous avez paſſé pour un mauvais peintre, puis qu'elles ont effacé tout ce qu'on en pouvoit attendre. Si je prens bien le ſens de cette periode, n'eſt-ce pas dire ingenüement que ces officieux éloges que vous me donnez, n'ont point de raport à la baſſeſſe de mon ſtile, que vous flattez mes défauts en les découvrant;

& que toutes ces illuſtres impreſſions que voſtre affection veut donner de moy, s'evanoüiſſent au moment que vous faites une patente d'une Lettre de cachet. Eſpargnez-moy donc, s'il vous plaiſt, ſouvenez-vous que je reſpire encore l'air de Lyon, que je voudrois bien changer à celuy de la Cour, ſeulement pour avoir le bien d'eſtre prés de vous.





RESPONSE DE LA MESME,

Au Mesme.

VOus voulez prendre une faute de la plume pour un ſens caché : vous croyez, MONSIEUR, quand je dis que lors qu'on a veu vos Lettres, j'ay paſſé pour un mauvais peintre, que je l'ay fait pour entrer dans vos ſentimens : Vous ne vous contentez pas de faire injuſtice à voſtre merite ; vous voulez auſſi outrager ma ſincerité. J'ay crû avoir mis,

que vos Lettres ſurpaſſoient tout ce que j'en diſois, n'on pas qu'elles l'effaçoient ; & quand meſme j'aurois eu intention de le mettre, comme vous l'avez trouvé écrit, vous auriez eu plûtoſt ſujet de me croire ignorante que malicieuſe. Et à le bien prendre, vous auriez eu auſſi bien lieu de le tourner du bon ſens, qu'à voſtre desavantage. Mais puiſque vous eſtes ſi ingenieux à trouver le ſecret de médire de vous meſme, je ſuis bien aiſe de vous des-abuſer & de vous aſſurer derechef que voſtre derniere Lettre n'a fait

qu'augmenter l'eſtime que vos precedentes avoient fait naiſtre dans l'eſprit des honneſtes gens qui les ont veuës. J'avois à vous dire que cette derniere ſemaine Sainte, ma muſe a eſté inſpirée d'un mouvement pieux à faire un Sonnet ſur la naiſſance du Sauveur : je vous l'envoye, avec des Stances que j'ay faites ſur le Portrait de Monſieur l'Evêque de Perigueux ; mais ſur tout ne me flatez-pas, vous qui haïſſez tant les flateries.





SONNET.

SEigneur, c'eſt aujourd'huy que voſtre Fils
unique
Eſt livré dans les mains de mille Iuifs pervers;
Sa gloire & ſa grandeur gemiſſent dans les
fers,
Et donnent tout pouvoir à la rage publique.



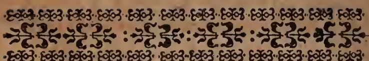
Il ſe ſoûmet luy-meſme aux loix d'un juge
inique,
Ce Dieu qui doit un jour juger tout l'univers:
Luy qui vient renverſer la force des Enfers,
Nous laiſſe de ſes maux une hiſtoire tragique.



Apres ces maux commis contre ſa dignité,
La mort s'oſe attaquer à ſa divinité,
Et le rend du trepas la ſanglante peinture.



Mais vous avez permis, mon Dieu, ce grand
effort,
Qui l'a fait apeller une vivante mort;
Puiſqu'elle rend la vie à toute la nature.



A Monſieur l'Evêque de Perigueux ſur ſon Portrait.

STANCES.

L'On ſouhaite bien de vous peindre ;
Mais illuſtre & docte Prelat ;
Voſtre merite a trop d'éclat ,
Pour croire qu'on y puiſſe atteindre,
Puiſque de voſtre ſeul aſpect
Vous imprimez tant de reſpect ,
Que l'on ne ſçait par où s'y prendre.
La nature a produit en vous ,
Tant dequoy nous ſurprendre tous ,
Que l'art ne vous ſçauroit comprendre.

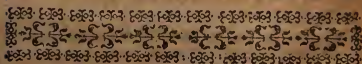


Vous craignez avec juſtice,
Que mon pinceau vous manque auſſi.
Si d'autres ont mal reüſſi ,
Le moyen que je reüſſiſſe ?
Si les peintres les plus ſçavans ,
Ont perdu leur peine & leur temps ,
Pour voir trop de vertus enſemble ;
S'ils ont eu ſi peu de ſuccez,

Apres avoir fait tant de d'essais ;
Il est bien juste que je tremble.



Toutesfois puisque sans contrainte,
Vous voulez permettre à ma main,
De suivre son premier dessein ;
Vous allez rasseurer ma crainte,
Et quoy que je puisse obtenir,
Ie ne pretens point pour finir,
En donner quelque ressemblance,
Mais en recevant cét honneur,
Il se pourra que mon bon-heur,
Ira plus loin que ma science.



Suite des Billets de Monsieur D... L...

A LA MESME.

VOus serez constante, MADEMOISELLE, vostre dernier Billet & la

vaine attente d'une Lettre de change viennent de donner la chaſſe à mon cœur.

Ce Dieu voyant le mauvais ſort,
Qui venoit heurter à ma porte,
A pris les jeux, le ris, & toute ſon eſcorte,
Et ſans chercher de paſſe-port;
Comme un enfant poltron, il s'eſt ſauvé d'abord;
Auſſi-toſt j'ay veu la triſteſſe,
L'ennuy, le chagrin, la ſageſſe,
Et l'attirail d'un ſort tout remply de rigueur,
Se venir placer dans mon cœur.

Ne trouvez pas mauvais, MADEMOISELLE, que je mette la ſageſſe, à la ſuite de la mauvaiſe fortune, les Philoſophes les font compagnes; & les Theologiens diſent que l'averſité eſt la porte du Ciel: de moy qui

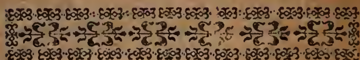
ne ſuis ny l'un ny l'autre, je ne ſçais pas ce qui en eſt; mais j'ay toûjours crû que quand on eſt mal-heureux on n'eſt propre qu'à faire pitié, & la pitié n'eſt pas un chemin pour aller à tendre. Nous parlerons preſentement de ce qu'il vous plaira, & vous vous y plairez ſans doute, puiſque nous ne parlerons plus d'amour.

Car puis qu'il n'ayme que la joye,
Et que mon ſort & luy ne ſont pas bien d'accord;
Diſcourons des mal-heurs où mon ame eſt en proye;
Et faiſons pour les vaincre un genereux effort.
Mais à moins que d'avoir l'eſprit d'un Diogene;
Toute la reſiſtance eſt vaine.
C'eſt un étrange mal que de manquer d'argent.

Là ſont nais l'Huiſſier, le Iuge, & le Sergent :
De là vient l'obſcure origine
De tant de ſoûpirs, de travaux,
De grandes froidures de cuiſine ;
De grandes chaleurs de cerveau :
Et ſans doute de bien de maux,
Qu'ignore encore la Medecine.
C'eſt un mal pour certain pire que le trêpas,
Ou du moins il eſt fort ſemblable ;
Car ſoyez mort ou miſerable,
Vous n'eſtes pas reconnoiſſable.
Non, le meilleur amy ne vous connoiſtra pas,
Vous ne dites plus rien de galand ny de doux,
Vous devenez par tout inſupportable à tous ;
Et pour comble d'ennuy tant ce mal eſt extrême,
Vous le devenez à vous meſme.

Ne trouvez donc pas étrange, MADEMOISELLE, ſi en cét eſtat j'oublie tous les maux que vous m'avez cauſez : j'ay un ſi grand dépit contre le ſort, que je n'en ſçaurois avoir contre l'amour. Non je ne ſçaurois eſtre en co-

lere contre vous, de peur de ne l'eſtre pas aſſez contre la fortune ; & c'eſt à preſent que je vous pardonnerois bien ma mort.



RESPONSE DE LA MESME,

Au Meſme.

Ie ſouhaiterois, MONSIEUR, que la fortune ne vous fût pas plus cruelle que l'amour vous l'a eſté à mon égard. Je croy que vous auriez l'eſprit plus en repos que vous ne l'avez:

Ie penſe que cette importune
Et capricieuſe fortune ,
N'a jamais de plus grands plaiſirs,
Que lors qu'elle trouble les noſtres.
Terſandre par les miens je puis juger des voſtres ;
Si l'amour cauſe des ſoûpirs,
Des maux & de brûlans deſirs ;
La barbare qu'elle eſt, nous en cauſe bien d'autres.

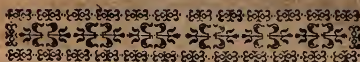
La perſeverance peut vaincre à la fin l'ame la plus farouche, & ſi elle ſe rencontre par fois inutile, la raiſon, le temps ou l'abſence, en peuvent eſtre le remede.

Mais cette fortune cruelle
Se mocque des ſoûpirs, des vœux & des Autels,
Et les plus illuſtres mortels
Que l'on voit languir apres elle,
N'ont pour tous leurs ſouhaits qu'une attente eternelle.

Mais puiſque vous attendez une Lettre de change, il me ſemble que vous n'eſtes pas tout à fait à plaindre, & que ſon arrivée vous pourra faire oublier toutes les inquietudes que vous avez euës dans ſon attente : & quand la fortune meſme vous auroit rendu un objet de pitié, vous avez bien des exemples qui vous pourroient conſoler de ſon injuſtice, puiſque vous ſçavez que les plus grands hommes ſont ſouvent les plus mal-heureux, & je croy auſſi qu'il eſt plus glorieux d'avoir du merite ſans

fortune, que de la fortune ſans merite.

Mais revenons à cét amour,
Qui vous a fait peut-eſtre un adieu ſans retour,
Avec ſa joyeuſe eſcorte,
Terſandre pouvez-vous l'aſſeurer de la ſorte,
Sans aprehender ſon courroux?
Comme auroit-il paſſé la porte,
Quand il n'eſt point entré chez vous?



RESPONSE DV MESME,

A la Meſme.

BIen m'en a pris, MADEMOISELLE, de n'avoir pas à faire à vous & à la fortune tout à la fois: j'aurois eu deux Maiſtreſſes

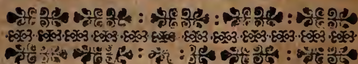
aussi sourdes, & aussi obstinées l'une que l'autre ; & j'aurois sans doute bien mal fait mes affaires ; j'aurois perdu mon temps, mes parolles, mon esprit, & ma raison aupres de vous, & on n'auroit pû me refuser ny l'Hospital ny les petites Maisons pour retraite.

Si la fortune plus humaine,
Et moins inflexible que vous,
Ne m'eût mesme dans son courroux,
Par un coup de pitié, tiré de vostre chaîne :
Cét exemple devroit vous attendrir le cœur,
De voir qu'en cruauté la vostre la surmonte,
Vn autre assurement en mourroit de douleur,
Et vous n'en mourrez-pas de honte.

Non, vous traiterez cela de pure bagatelle, & bien

loin d'en mourir, vous n'en rougirez pas ſeulement : de peur de paſſer pour injuſte ou pour cruelle, vous n'avoüerez jamais que je vous ayme, & quoy que je vous parle des entrées, des ſorties, du ſejour, & des ravages que l'amour fait chez moy, vous demeurerez toûjours dans voſtre incredulité. Je vous prie pourtant de croire que tout cela ne ſe fait pas ſans frais, & que s'il faut un million pour l'entrée d'un Roy victorieux dans une ville, il faut bien plus de dépenſe pour celle d'un Dieu dans un cœur. Songez-

y, s'il vous plaiſt, il ne s'en eſt allé qu'à cauſe de ma mauvaiſe fortune, j'eſpere qu'il reviendra avec ma Lettre de change.



RESPONSE DE LA MESME,

Au Meſme.

QUoy, MONSIEUR, vous excuſez des veritables rigueurs de la fortune, pour condamner une incredulité tout à fait équitable?

Non, voſtre amour n'eſt pas commune,
Et j'auray toûjours droit quoy que vous me blâmiez;

S'il eſt vray que vous ne m'aymiez,
Que lors qu'il plaiſt à la fortune.

Quand il ſeroit vray que vous m'auriez aymée & que ſa cruauté m'auroit chaſſée de voſtre cœur, luy auriez vous plus d'obligation qu'à moy, puiſqu'elle ne vous auroit fait ce peu de bien que pour vous faire d'ailleurs beaucoup plus de mal? Pouvez-vous apres cela me taxer d'injuſtice? je vous le laiſſe demander à vous meſme, laquelle en a le plus de la fortune ou de moy.

Vous ne la trouvez point cruelle,
Quelque mal qu'elle vous ait fait.
Mais quoy que vous vouliez en eſtre ſatisfait,
I'ay ſujet de me plaindre d'elle.

Car puis qu'elle diſpoſe de voſtre amour, qu'elle y fait entrer & ſortir de voſtre cœur quand il lúy plaiſt, que ces entrées & ces ſorties ne ſont pas ſans frais, il me ſemble que c'eſt à elle de les payer, & je croy auſſi que la Lettre de change viendra ; mais que l'amour demeurera dans les eſpaces imaginaires.





RESPONSE DV MESME,

A la Mesme.

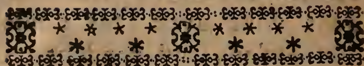
IE le croyois comme je vous l'avois dit, & j'aurois juré que je devois la guerison de mon amour à ma mauvaise fortune. Ne vous en estonnez pas, MADEMOISELLE, il est bien aisé de se tromper quand on est guidé par deux aveugles.

Quoy qu'en puisse penser vostre incredulité,
C'est une pure verité,
Le sort dedans mon cœur avoit mis tant de glace,

Qu'il m'avoit fait juger du depart de l'amour;
Mais ce Dieu ressentant du froid dans ce séjour,
A remis le feu dans sa place,
Et le chaud, & le froid, y regnant tour à tour,
Vous jugez bien, Philis, que d'une telle guerre
Il ne peut rien sortir qui ne me soit fatal,
Et que cette matiere à former le tonnerre,
Ne peut m'apporter que du mal.
Preparez-vous, Philis, à voir bien-tost Tersandre,
Ou tout de glace, ou tout de cendre.

Il n'est plus temps de disputer qui est la moins cruelle de vous ou de la fortune. Vos faveurs me peuvent consoler de ses cruautez; & tant que j'auray à me loüer de vous, je n'employeray guere de temps à me plaindre d'elle. La chose presse, comme vous voyez, MADEMOISELLE, puisque l'orage est tout prest de me tom-

ber ſur la teſte. Damocle dont vous avez ſans doute oüy parler, qui pendant un grand feſtin avoit une épée ſuſpenduë ſur la teſte par un petit fil, n'eſtoit pas ſi en danger que moy. Denys le Tyran que vous connoiſſez par ſympathie, luy faiſoit fort bonne chere pendant ce peril; & j'ay peur que ce ne ſoit de cette maniere que vous me regalez par vos Billets. Vous autres Tyrans avez tant de façons de faire les uns des autres, que j'ay lieu de tout apprehender.



RESPONSE DE LA MESME;

Au Mesme.

POurquoy vous plaignez vous de l'amour, MONSIEUR? pourquoy confondez-vous son innocence avec la malice de la fortune, luy qui n'a pas songé à vous blesser pour moy, ny à vous donner sujet de me mettre au nombre des Tyrans? Quel rapport trouvez-vous entre une veritable tyrannie, & une juste incredulité? Je dis que toutes vos protestations d'a-

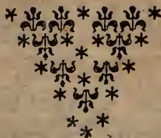
mour ne sont que des feintes, & je le dis comme je le croy.

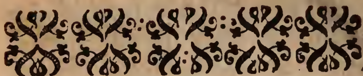
Ie ne doute point que l'amour
Ne soit Tyran de plusieurs ames,
Qu'aux champs, aussi bien qu'à la Cour,
Il ne fasse sentir ses flâmes,
Et je croy que d'ailleurs vous pouvez bien sçavoir,
Qu'elle est sa force & son pouvoir;
Mais de croire que j'en sois cause,
Ie croirois aussi-tost à la metempsicose.

Je voudrois, MONSIEUR, qu'il vous fût aussi aisé de disposer de vostre sort, comme vous disposez de vostre cœur : je vous souhaiterois ce bon-heur malgré vos feintes. Voyez si je suis injuste, & si les tyrans ont autant de bonté que moy.

Vous me direz que mes souhaits ne vous peuvent rien produire : Il est vray, mais il me semble qu'ils sont bien plus recevables que les rigueurs de la fortune.

D'ailleurs l'amour ne vous est point fatal,
Et vous vous en plaignez sans cessé :
Vous dites qu'il vous est fatal,
Autant comme vous l'est cette injuste Deesse.
Ha ! si vostre cœur se défend
Contre l'amour & ses amorces,
Si vous n'éprouvez point sa rigueur ny ses forces ;
N'outragez plus ce pauvre enfant.





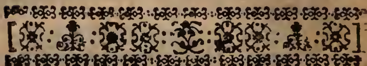
LA MESME, A SA SOEVR.

VOus voulez ſçavoir, ma chere Sœur, ce que je fais depuis que je me ſuis miſe en mon particulier; c'eſt à dire, que vous voulez que je vous apprenne ſi le ménage s'accorde bien avec mes occupations de la peinture, & de la Poëſie. Je croy que vous devez fort en douter, puiſque vous ſçavez qu'à Lyon je ne me mêlois guere de l'œconomie de la maiſon, & que vous en aviez toute

la conduite. Je vous diray pourtant qu'il me ſemble que je ſuis devenuë un peu ménagere, & que je partage aſſez mes ſoins entre mes ouvrages ordinaires & ceux de commander à une ſervante qui me fait déteſter, parce qu'elle eſt fort lente, & que je ſuis fort prompte, quoy que comme vous le ſçavez je ne ſois pas fort méchante. Cependant vous ſçavez que ce n'eſt pas aſſez d'une ſervante pour accomplir un ménage, qu'il faut tout du moins un chien & un chat : je n'ay pas encore ce premier, mais à la place

l'on m'a fait present d'une chatte qui est la plus belle beste de Paris, & d'un perroquet qui ne fait tout le jour que crier, & l'on peut dire que c'est toute sa science, puis qu'il ne parle point, & que je croy qu'il ne parlera jamais : & moy qui crains fort le bruit je m'en déferay sans doute bientost. Je ne sçay s'il étourdit autant ma chatte que moy, mais dans le moment que je vous écris, elle grimpe par la tapisserie dans le dessein d'aller jusques à sa cage pour le faire taire, & d'en faire un repas, si elle peut. Voilà

tout ce que j'ay à vous dire sur le sujet de mon nouveau ménage : à l'avenir je vous donneray avis de ce qui m'arrivera de plus remarquable.



LA MESME, A PHILIS.

STANCES.

L'On vous a dit, Philis, que Daphnis se marie,
Et vous l'avez appris comme indifferemment;
Mais je sçay bien malgré vostre déguisement
Laquelle de nous deux en est la plus marrie.
Quoy que vous ayez dit d'abord,
Quand on vous a fait ce rapport,
Comme une rivale cruelle,
Que vous m'alliez donner la mort,
Par cette funeste nouvelle.



Vous avez crû par là penetrer dans mon ame,
Et je sçais bien pourquoy vous aviez ce dessein :
Vous étoufiez l'ardeur qui vous brûloit le sein,
Quand vos yeux indiscrets en découvroient la flame.
Vous aviez conceu le desir,
De me si fortement saisir,
Que j'en perdisse la lumiere,
De peur que j'eusse le plaisir,
De vous voir mourir la premiere.

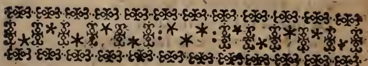


Vous avez veu pourtant que je n'en suis point morte ;
Ny je n'en sentis point alterer ma santé ;
Et la vostre la fut jusqu'à l'extremité,
Tant de ce pauvre cœur la douleur estoit forte.
Elle eut sur vous tant de pouvoir :
Vous aviez comme on a pû voir,
L'ame si vivement frappée,
Que sans quelque reste d'espoir,
Vous n'en seriez point échappée.



Celuy qui vous parla de ce faux mariage,
Voulut prendre le soin de vous desabuser ;

Il causa vostre mal, il voulut l'appaiser,
Et remettre vos sens par un plus doux langage :
Tous vos chagrins furent bannis,
Quand il vous dit que de Daphnis,
Le change estoit imaginaire,
Vous creûtes vos cœurs reünis,
Et vous en devinstes plus fiere.



La Mesme à un Poëte qui la prie de luy faire des Vers.

SONNET.

AVoir comme Apollon les sciences infuses,
Avoir les qualitez qu'il possede sur tous ;
Composer des beaux vers dans la chambre des Muses,
Et nous en demander, c'est se joüer de nous.



C'est bien rendre en effet ces neuf Filles confuses,
Qui vous ont prodigué leur stile le plus doux,

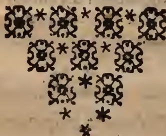
Lors que vous alleguez de si foibles excuses,
De ne produire pas quand il ne tient qu'à
vous.

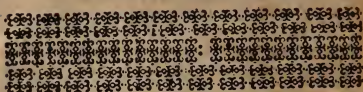


Boire quand il vous plaist au ruisseau d'Hypocrene,
Et vouloir exiger des efforts de ma veine,
N'est-ce pas m'imposer une trop dure loy ?



Moy qui devrois plustost emprunter vostre
stile,
Ie passerois chez vous pour estre bien facile,
Puisque je donnerois à plus riche que moy.





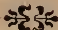
La Mesme sur une conqueste impreveuë.

SONNET.

ENfin il est dompté cét invincible orgueil,
Il est soûmis ce cœur, il languit dans nos chaînes,
Il vient nous découvrir ses amoureuses peines,
Qui le semblent traîner bien-tost dans un cerceüil.



Ie le vois seulement trop content d'un clin d'œil,
Et s'il n'est pres de nous, son ame est dans les gesnes,
Luy qui pour nostre sexe a fait voir tant de haynes,
A pourtant fait naufrage aupres d'un simple écueil.



Qu'amour punit bien cette ame imperieuse,
Et que nostre conqueste est rare & glorieuse,
D'avoir soûmis ce cœur sans l'avoir presumé!



Ce Dieu qui le vit ferme en cette fiere audace,
Il fit naître un brasier dans cette ame de glace,
Et luy fait avoüer qu'il en est consommé.

FIN.









